



Belgique - België

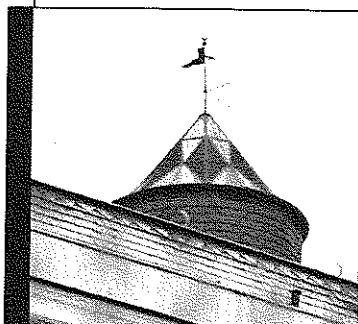
P.P.
7500 Tournai 1
5/992

Pasquier Grenier A.S.B.L.

Trimestriel | décembre 2004

Bureau de dépôt: Tournai 1

Editeur responsable: Catherine Guisset-Lemoine
Grand Chemin 108d
7531 Havinnes (Tournai)



Numéro

79



RÉGION WALLONNE

Editeur responsable :

*C. Guisset-Lemoine,
Grand chemin 108d, 7531 Havinnes*

Avec la collaboration de :

*Louis Donat Casterman, Anne De Breuck,
Jacques De Backer, Catherine Guisset-Lemoine,
Pierre Vanden Broecke, Nicole Waterloos-Maison.*

Mise en page :

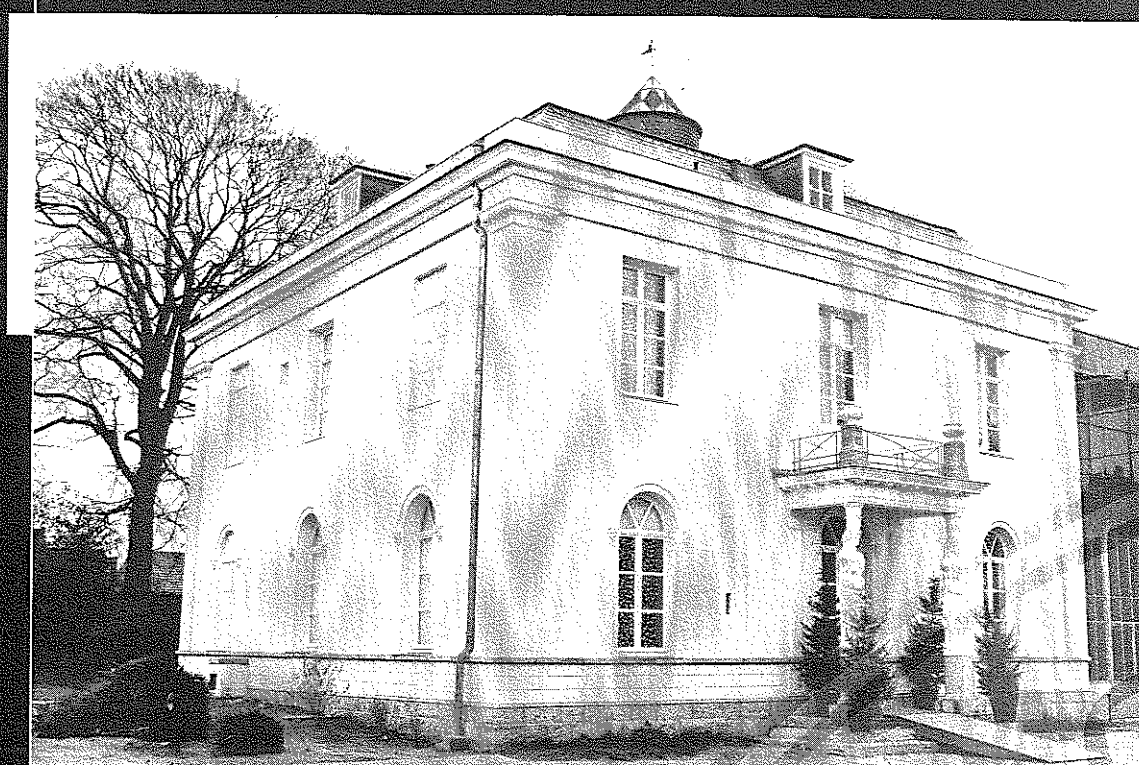
Labelpages

Impression :

Imprimerie Dumortier



Pasquier Grenier A.S.B.L.



Numéro

79

Sommaire

Le mot de la présidente 2

Des origines de Tournai ... | I
J. De Backer 3

L'hôtel Peeters | III
Louis-Donat Casterman 6

Le mécénat
Nicole Waterloos-Maison 9

Vous nous écrivez... c'est vous qui le dites
Courrier des lecteurs 15

Brèves... Echos... Le saviez-vous... Entre-nous
Nicole Waterloos-Maison 17

Clin d'œil
Pierre Vanden Broecke 19

Le mot de la présidente

En cette période de fêtes qu'il me soit permis de vous présenter les voeux des membres du Conseil d'administration de notre association.

Que ces jours vous offrent bonheur en famille, sérénité et trêve méritée et profitable.

Que 2005 apporte le meilleur aux Tournaisiens et la prospérité à notre belle ville de Tournai !

Que notre association trouve la juste voie et les moyens de réaliser ses projets et de vous offrir des visites et activités intéressantes.

Je ne vous ferai pas cette fois le détail des sujets que notre éditorial abordera vous laissant vous reporter au sommaire. Le bulletin dans sa nouvelle présentation semble avoir satisfait beaucoup d'entre vous. En effet, nous avons fait appel maintenant à de véritables professionnels pour vous fournir un produit de qualité. Sachez cependant que quelques administrateurs travaillent à la rédaction et/ou à la collation des textes, assurent tous les contacts avec la société de graphisme, les relectures, corrections et photographies. Sans entrer dans un féminisme de mauvais aloi mais bien pour rendre à César ce qui lui appartient, que les administratrices de votre association soient largement congratulées pour la disponibilité et la capacité dont elles font preuve.

La fin de l'année rime traditionnellement avec la remise du prix Pasquier Grenier, récompense couronnant une rénovation réussie de l'intra-muros tournaisien.

Sans doute vous étonnerez-vous de ne pas avoir été invité à y participer.

Si de nombreuses restaurations sont en cours actuellement dans notre cité, aucune n'atteignait un état d'achèvement suffisant en ce début décembre pour justifier l'octroi d'un prix. En cette matière, le règlement est clair...

A quelques semaines près, ce n'est cependant que partie remise. Dès les premiers semaines de 2005, plusieurs chantiers seront achevés et semblent susceptibles de concourir au prix 2004.

Nous nous retrouverons donc pour cette manifestation dans quelques semaines peu avant notre assemblée générale fixée conformément aux statuts au plus tard le 31 mars.

Nouvelle année est parfois synonyme de changement. Comme il y a peu avec l'Euro, vous devrez vous habituer à la future dénomination de notre asbl. La nouvelle législation ne nous autorise plus à porter le titre de Fondation et c'est avec nostalgie, un peu de tristesse et quelque difficulté due à l'habitude que nous devons dorénavant nous appeler « Pasquier Grenier asbl ». « la Fondation » a vécu.

Mais ne nous arrêtons pas au titre mais bien aux projets et à ceux et celles qui sont prêts à les mener.

Dans ce mouvement d'optimisme, je réitère à chacun d'entre vous mes meilleurs voeux.

Catherine Guisset-Lemoine

Des origines de Tournai ... | I

M. Jacques De Backer, membre de notre association, nous a aimablement communiqué son article sur les origines de Tournai. Nous le remercions de nous faire partager ses connaissances et sa passion pour l'histoire, qui l'avait déjà amené à écrire, il y a quelques années, un ouvrage sur la porcelaine bleue à pâte tendre de Tournai. Aujourd'hui, il nous parle de Tournai, capitale éphémère d'un royaume franc, qui a été assurément une ville romaine, une cité et un important carrefour routier. Mais ce que beaucoup ignorent, c'est qu'elle fut, avant cette date, une bourgade celte, et cette réalité détermina l'origine de son nom.

J. De Backer

A l'origine...

Nous avons fait une approche historique assez particulière du passé tournaisien. Les « documents » que nous avons consultés, nous paraissaient moins sujet à caution que certains écrits anciens. Nous sommes partis de l'évolution du nom et du plan de la ville. Il nous semblait que ces deux données étaient plus fiables que certains écrits anciens.

Mai 1940, nous a révélé sous les ruines fumantes, un passé riche et abondant : un hypocauste dans le grand Nord, les fondations de la Tour de la Loucherie, le béton rosé de la rue de la Ture, etc. Les fouilles de la Grand Place, nous ont fait connaître le grand cimetière qui bordait la ville par l'Est, le Couchant. Il reste beaucoup de chose à découvrir sur la rive droite de l'Escaut. Cette mission, il faudrait qu'elle soit assumée pendant le siècle prochain par les générations à venir.

Nous avons du passé une vision déformée par le gros prisme du temps. Les Druides ne voulaient pas d'écriture. Ils désiraient garder le monopole des connaissances. Un monopole est toujours provisoire. Il fallait vingt ans pour former un Druides. L'élimination des hommes du gui par les Romains gomma notre passé. Il nous est connu (très mal) par les écrits de César. Il n'était pas neutre. Si nous consultons Tite-Live ou d'autres auteurs latins anciens, nous apprenons que la guerre des Gaules fit plus d'un million de morts dans la population locales. Il faut y ajouter un million deux cents Gaulois qui furent vendus comme esclaves sur les marchés de Rome.

En termes d'aujourd'hui, nous appelons cette tuerie, un génocide, un crime contre l'Humanité. Ce furent les Belges qui opposèrent le plus de résistance aux envahisseurs. Ce furent eux qui eurent le plus de morts.

Dornik, agglomération gauloise

*L'Égypte est le don du Nil,
Tournai est le cadeau de l'Escaut*

C'est un passage à gué naturel qui est à l'origine de l'agglomération. Un banc de calcaire carbonifère peu épais, légèrement oblique, traverse le fleuve. Tout cours d'eau est

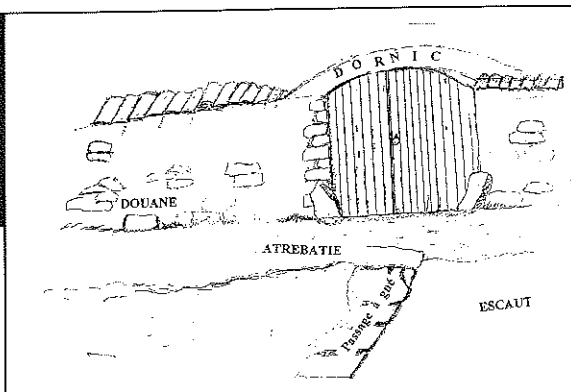
un obstacle pour le voyageur de la Préhistoire. Le passage facile de l'eau provoqua un regroupement des différentes pistes celtes et même pré-celtes. Le regroupement des pistes s'accompagna d'une augmentation de la population locale. Cette agglomération reçut dans les environs un nom, un nom jeté : la Porte d'Eau. Plus exactement, la « Petite Porte d'Eau » : Dornik.

La grande route trans-européenne Oural Boulogne-sur-Mer passait par Tournai.

Boulogne-sur-Mer est le terminus de la route, car de Calais on ne peut atteindre Douvres une bonne partie de l'année avec les bateaux de cette époque. C'est la première artère de la ville. Elle deviendra le decumanus romain. Cette agglomération était construite en partie en pierre et en partie en torchis.

Ce point de passage s'accompagna naturellement d'un double poste de surveillance. Le fleuve était la frontière entre la tribu des Atrébates sur la rive gauche et celle des Nerviens sur la rive droite. On peut supposer que l'utilisation du passage à gué donnait lieu au paiement d'une redevance. Il est admis par les historiens que la civilisation celte fut la première en Europe d'origine continentale. Le coefficient intellectuel des Celtes était comparable à celui des Grecs ou des Romains.

Pour situer la civilisation celte, il faut rappeler l'importance de quelques-unes de leurs inventions : le tonneau, en bois, qui remplaça la fragile amphore. Cette invention va marquer notre civilisation pendant des millénaires. Le tanker n'a pas deux cents ans et le pipe-line est encore plus récent. Le chariot, qui est remplacé actuellement par le camion, la moissonneuse-faucheuse des Trévires, le gavage des oies, les braies, c'est la bas de notre costume masculin actuel, le savon (que les Romains ignoraient), etc. Les Gaulois plantaient le blé. Il n'y avait aucune comparaison possible entre l'agriculture des petits domaines gaulois et les énormes exploitations romaines. Les légionnaires romains étaient en admiration devant les récoltes gauloises. Les brillantes inventions gauloises étaient accompagnées de créations artistiques d'une grande originalité. Certaines sont visibles au musée de Dublin.



La porte d'eau

Si le passage à gué permettait la traversée du fleuve sans risque de se noyer, il nécessitait une bonne vue et le sens de l'équilibre. Certaines pierres ne sont pas plates. Elles peuvent être fragiles !

Le passage à gué naturel n'est pas nécessairement perpendiculaire au lit du fleuve.

Le banc de pierres calcaires n'est normalement pas épais. Il se fendille à l'extrémité dégagée en larges dents. Cette pierre étant de texture schisteuse, elle s'écaille. Les différentes dents ne sont pas horizontales, mais en outre, elles ne sont pas à la même hauteur.

Au fil du temps, les dents n'ont pas la même longueur. Les mousses peuvent rendre la surface de passage glissante. L'affouillement diminue insidieusement la résistance de la pierre.

Ce pont naturel n'avait pas de parapet, les anciens n'étaient pas toujours polarisés sur la sécurité. La largeur du fleuve étant fort variable avec les saisons, la ville était bâtie avec un certain recul.

Le passage à gué étant une zone de turbulences, l'endroit pouvait être fort poissonneux. Les hérons étaient capables de repérer l'endroit et de le mémoriser. La verte ceinture de la rive était interrompue par le passage au niveau de la piste.

Nous aurions pu ajouter sur ce croquis de fantaisie, les postes de douane. Comme les Celtes n'avaient pas d'écriture, il n'y avait aucune pancarte indicatrice.

Le banc de pierres qui affleurerait dans l'Escaut résultait du relèvement du Sud du pays. Ce n'était que la suite d'un mouvement géologique.

La conquête romaine

Origine mythique de Turnus

Selon les auteurs anciens, la ville de Tournai possède des fondations mythologiques. Nous ne les aborderons que brièvement.

D'après les légendes pendant la période de Jules César, les Tournaisiens se choisirent un roi : Turnus (voir *Tournai, Noble Cité* par Paul Rolland, p. 13). Ce Turnus aurait donné son nom à la ville. Ces faits étaient rapportés au milieu du XII^e siècle. Sur la base d'autres compilations historiques, un citoyen du nom de Turnus serait à l'origine de la ville. Le nom de Turnus conduit à Turnacum. La terminaison « acum » est romaine. Tournai est le domaine de Turnus, propriétaire foncier, Fundus Turnacus.

Historique

Depuis deux siècles invariablement, l'histoire de Belgique des livres scolaires commence par l'invasion des Gaules par Jules César, vers l'an 57 avant notre ère. Avant cette date, c'était le néant absolu ! Après l'agression romaine,

c'était aussi le néant tenu compte du génocide organisé par César. Le Romain fit cette conquête en remontant vers le nord. Il suivait les pistes celtes. La Gaule de cette période comportait des villes, des agglomérations et des bourgades qui étaient réunies par des chemins et des pistes.

Pour se montrer brillant, Jules César fait passer les Celtes pour un peuple très primitif. Dans *De Bello Galico*, tout n'est pas à prendre au pied de la lettre. Il existait avant l'invasion romaine, une vaste civilisation celte que nous commençons à découvrir progressivement. Les Celtes étaient installés en Gaule depuis sept cents ou huit cents ans.

Tornacum, une cité

D'après des sources historiques, la ville (la cité) de Tornacum fut fondée en l'an 50 de notre ère comme Cologne (Colonia Claudia Agrippinensum) et Londres. Cette dernière ville fondée par les Romains avait déjà un nom celte : Londinium. Londres se présente comme Tournai, une agglomération n'ayant pas au départ le statut de cité. En l'an 43 de notre ère, Tournai, cité non encore fondée reçut la visite de l'empereur Claude.

Ce dernier était fort nerveux et peureux. Il bégayait un peu. Il était goinfre et ivrogne. Il fut empereur de 41 à 54. Ses deux épouses (Messaline et Agrippine-la-Jeune) sont passées à la postérité pour des raisons diverses. Il craignait d'être assassiné et il mourut empoisonné par sa délicieuse épouse, Agrippine-la-Jeune. Elle lui servit un plat d'oranges, nappés d'une sauce à base d'amanites phalloïdes.

En l'an 43, Claude passa par Tornacum pour se rendre à Gesoriacum (Boulogne-sur-Mer). Il préparait la conquête de l'Angleterre. Comment a-t-il fait pour visiter et loger dans une ville qui n'existait pas ? Le passage de l'empereur suppose que l'intendance de l'armée connaissait l'agglomération tournaisienne.

La maison romaine avec un hypocauste située au coin de la rue de Courtrai et du Vieux Marché au Jambon est une preuve de l'ancienneté de la ville. Il semble que la cité était située principalement sur la rive gauche. Elle était entourée d'un mur fortifié dont des éléments ont été découverts à la place Reine Astrid (Tour de la Loucherie).

Les chaussées

L'historique

Le proverbe dit : Vieux comme les chemins de terre. Les routes étaient connues depuis 9 000 ans avant notre ère. Ce ne furent pas les Romains qui inventèrent les chaussées. Il y avait autour de Tournai des routes que l'on appelait les vieux chemins : le Vieux Chemin d'Ath, le Vieux Chemin d'Havennes, le Vieux Chemin de Blandain, le Vieux Chemin de Willems, le Vieux Chemin de Leuze, le Vieux Chemin de Bouvines, etc. Voyager était un risque admis par les itinérants. L'insécurité était partout sur les routes. Les chemins étaient d'abord des pistes indiquant la direction à suivre. Il y eut ensuite un aménagement du revêtement pour rendre le trajet moins pénible pour les voyageurs et les attelages. Il fallait aussi que l'utilisation soit possible en toutes saisons (non inondées). Il fallait les entretenir.

Les chaussées romaines avaient une réelle importance militaire. Elles permettaient une intervention rapide des légions. L'importance économique était fort secondaire

et discutable. Les chaussées étaient loin de constituer un ensemble homogène. Certaines faisaient de 0,7 à 0,9 m de largeur. Elles n'avaient aucun revêtement. Les plus grandes faisaient 6 m de largeur et permettaient le croisement de deux chariots.

La technique

A cette période, la circulation routière était dangereuse même de jour. La nuit, elle était nulle. La route était le pays sans loi. Les voyageurs utilisaient deux techniques : les voyages en groupe pour mieux se défendre et les voyages individuels pour passer inaperçus. La technique normale était celle du convoi. Il y avait un détachement militaire plus ou moins important qui ouvrait la voie. Ce détachement était suivi par un ou deux chariots militaires qui portaient les effets des soldats et leurs armures. Seul, le premier rang était en armure. Le poids de l'équipement obligeait le remplacement régulier de cette première ligne. Ce n'était qu'au passage des bois et en période de troubles que les soldats se déplaçaient en armes. Les étapes étaient naturellement limitées. Les légionnaires portaient le sayon, une espèce de casaque. Ils avançaient le plus souvent pieds nus, les sandales de l'armée étaient de qualité médiocre. Les chariots des commerçants ambulants suivaient les militaires. Parfois, les commerçants véhiculaient des voyageurs.

La défense du convoi était complétée par des cavaliers qui faisaient la chasse aux francs-tireurs archers. Sans une assistance de cavaliers, les légionnaires n'avaient aucune protection contre les attaques des archers qui les agressaient à distance et disparaissaient aussi facilement dans la nature. Un chariot bâché constituait une protection inefficace contre les flèches. Tout déplacement des Romains était épié par les Celtes ou les Belges qui en informaient les populations concernées. Les Romains étaient en territoire ennemi et ils le savaient. Les voyageurs se déplaçant seuls se méfiaient de toute rencontre qui pouvaient devenir conflictuelle. Pour éviter de croiser un passant, il était plus simple de quitter la chaussée. Toute rencontre était un rapport de force ! Les routes avaient connu deux périodes. Celle où tout déplacement était pédestre ou équestre et celle où il y avait des chariots.

Les garnisons romaines procédaient à des transferts et elles avaient des liaisons. Il y avait parfois des échanges commerciaux (mauvaise récolte locale) et administratif. Le nord de la Gaule était parcouru par des marchands méditerranéens. Les échanges commerciaux sont attestés par les objets découverts lors de fouilles dans nos régions.

Voyageait-on ? Naturellement, mais peu. Il n'y avait pas de vacances, pas de tourisme et peu de pèlerinages. Il y a deux siècles, beaucoup de campagnards n'avaient pas franchi les limites du village de toute leur vie. Les marchands d'esclaves allaient de place en place avec leur « matière première » pour des raisons professionnelles. Les commerçants ambulants étaient parfois accompagnés d'animaux exotiques. La caractéristique principale des routes était qu'elles étaient vides. Il n'y avait pas d'éclairage, aucune publicité, mais quelques bornes en pierre qui permettaient au voyageur, sachant lire, de se situer.

Que transportait-on à la période romaine ? Le plus souvent des produits de première nécessité alimentaire : du grain, de la viande boucanée et rarement des tonneaux de vin.

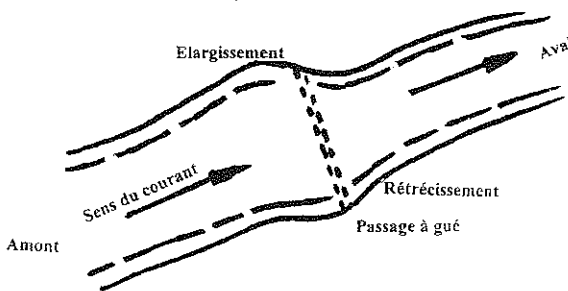
Les indigènes se méfiaient des routes romaines, c'était le territoire ennemi ! Quelques centres spécialisés disséminaient

des productions locales. Les centres métallurgiques exportaient leurs fabrications : surtout du matériel agricole. On peut supposer que parfois les chariots transportaient des armures romaines, ce convoi était surveillé pour sa valeur marchande et stratégique !

Il paraît que les oies gauloises allaient lentement à leur dernier festin en faisant gravement le pas de l'oie. Les plus avisées traînaient. Il fallait les faire pousser par les cadettes. Elles dinaient sur le bord de la chaussée. Elles cacardaient de façon nasillarde les événements routiers. Elles sifflaient le passant si elles étaient scandalisées. Si leur existence était menacée, elles criaillaient agressivement des gauloiseries.

La construction des chaussées s'accompagnait de beaucoup de transports de matériaux (pierre schisteuse). Les chaussées permettaient de transporter à Rome tous les mets recherchés par les gourmets riches. Rome était la bouche, le ventre et la tête de l'Empire. En cette période, les chariots rentraient vides de Rome. La ville éternelle ne produisait rien que des édits.

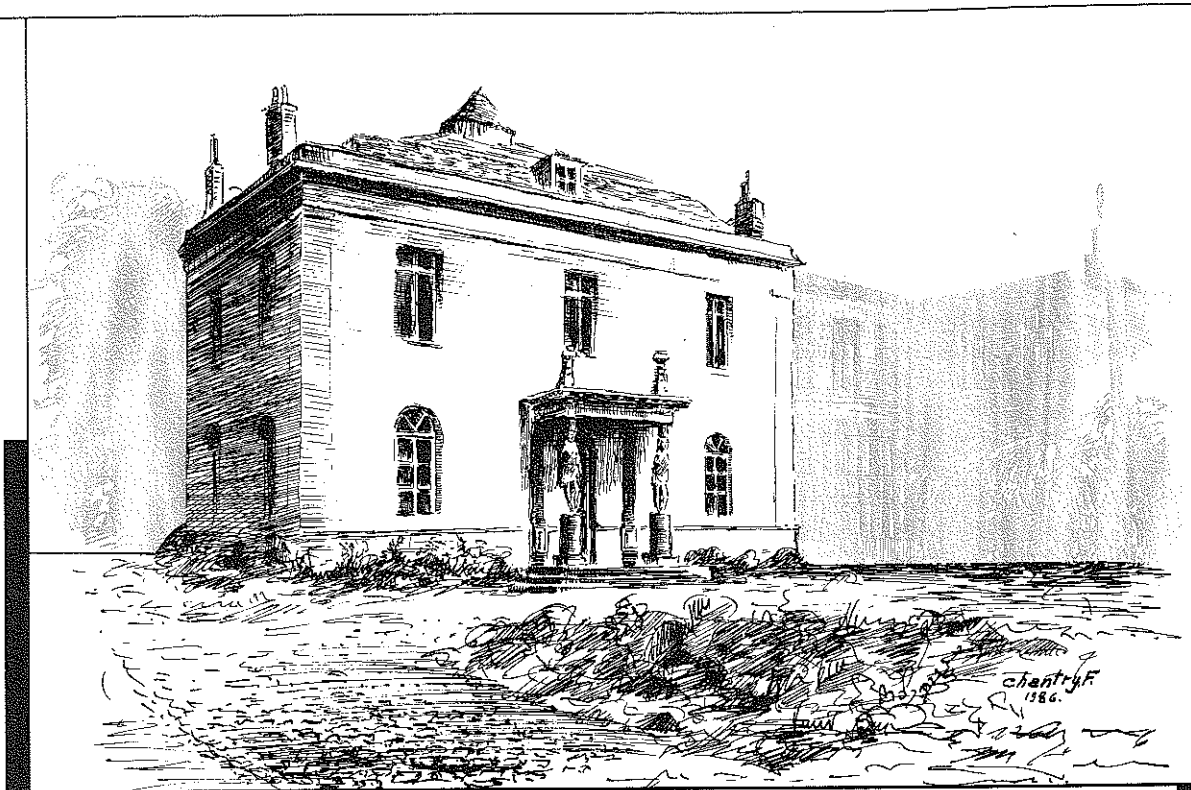
Le passage à gué



Les personnages des romans américains, d'il y a un siècle traversaient les rivières au passage à gué. C'était une formidable épreuve pour les chevaux et le cocher. Le romancier ne manquait pas d'ajouter que la rivière était en crue et la traversée était particulièrement dangereuse. La diligence tanguait et risquait de culbuter. Il fallait naturellement que les voyageurs quittent la diligence et traversent la rivière à pied. Les eaux tumultueuses étaient glaciales.

L'eau poussée par le courant heurtait le banc de pierres. Ce banc calcaire légèrement oblique affleurait à faible profondeur lors de sa traversée du fleuve, c'est une anomalie géologique. La résistance provoquée par le banc de pierres causait un élargissement du fleuve en amont et un rétrécissement en aval. L'eau érodait les pierres et elle créait un affouillement sous la base. En période de crue, les pierres disparaissaient sous la surface de l'eau. Un tourbillon signalait un obstacle caché.

Le bord du banc de pierres souffrait beaucoup des intempéries (le gel). Le frottement de l'eau avait aussi un effet mécanique nuisible. L'élargissement du fleuve était plus important en période de crue. Les « Tournaisiens » de cette période connaissaient les crues de l'Escaut. Elles n'apportaient aucune fertilité particulière dans la région. Les rives du fleuve étaient garnies d'une épaisse végétation de plantes aquatiques, sauf à l'emplacement du gué. Le passage des voyageurs créait une piste dés herbée. Des bancs de vase encombraient le cours de l'Escaut. Il n'y avait sans doute aucune navigation. La pollution de l'eau était inexistante. Les rives du fleuve étaient en pente douce. Nous sommes dans la vallée de l'Escaut, un fleuve de plaine. Les seuls bruits audibles étaient naturels : le vent, les feuilles, les oiseaux et le clapotis de l'eau. Il n'y avait pas de musique.



Histoire de l'hôtel Peeters | III

Une singulière « folie » tournaisienne

Nous poursuivons et achevons notre étude sur l'histoire de l'hôtel Peeters, déclinée en deux parties déjà dans les numéros 75 et 77 du Bulletin Pasquier Grenier. Cette étude est reprise d'une autre plus ancienne qui avait bénéficié de précieuses sources d'information en provenance des familles Peeters et Crahay, étude qui a été ici refondue. Après avoir évoqué la tour Saint-Georges puis le monastère des augustines de Notre-Dame de Sion, nous abordons l'hôtel Peeters proprement dit. Précisons cependant que nous ne ferons qu'effleurer le sujet, qui nous semble mériter une étude plus approfondie, notamment sur le plan architectural et sur celui du décor intérieur : au-delà des quelques pistes que nous traçons ici, celle-ci reste à mener.

Louis-Donat Casterman

Comme on l'a vu dans le précédent article, les religieuses de Notre-Dame de Sion, qui avaient bâti sur le site une importante maison conventuelle au début du 17^e siècle, quittèrent celle-ci contraintes et forcées à la fin de 1796. Le monastère, enclavé au centre de la ville, ne semble pas avoir alors été réquisitionné à quelque fin que ce soit, comme le furent d'autres établissements religieux ; il ne bénéficia pas non plus d'une acquisition rapide dans le cadre de la vente des biens nationaux. Il connut donc l'abandon puis bientôt la ruine. C'est dans cet état que, l'an XI de la République (en 1803 donc), un certain Jacques Duvivier l'acheta¹.

Pour qui et par qui ?

A ce jour, nous ne savons rien de cet homme et c'est fort regrettable, dans la mesure où on lui attribue l'édification de l'hôtel ainsi que la transformation profonde du site par la création, sur les ruines du monastère, d'un véritable jardin « suspendu ». Déterminer quelles furent sa position sociale et ses activités nous aiderait, en effet, à planter le décor d'une intervention architecturale et paysagère qui reste pour le moins singulière. Mais nous n'aurons, il est vrai, guère plus de chance avec l'auteur de projet...

A lire les notes familiales, la construction de l'hôtel dut intervenir entre 1807 et 1823, année de sa première cession. Nous sommes donc à cheval sur l'Empire et la période hollandaise, une époque qui, sur le plan architectural, est bien évidemment marquée par la vogue du néoclassicisme. A Tournai, une figure domine ce courant comme on le sait : Bruno Renard, actif ici depuis 1808 après son retour de Paris où il suivit une formation auprès de Charles Percier et Pierre Fontaine, architectes de l'Empereur.

Le « monopole » de Renard ne fut guère entamé par son brillant élève, Alexandre Decraene, qui, fort de son long séjour en Italie, reste plus connu pour ses beaux relevés de monuments étrusques et romains, emblématiques du retour à l'antique qui caractérisa l'esthétique néoclassique².

La tradition familiale attribue l'hôtel Peeters au même architecte que celui des hôtels Boucher, rue Saint-Brice, et Bossut, « situé en face de Saint-André » — ce dernier ayant disparu après la Première Guerre mondiale. Mais nous ne sommes guère avancés pour autant. Eugène Soil, en effet, qui cite l'hôtel Boucher à deux endroits au moins de son ouvrage sur l'habitation tournaisienne, le donne d'un côté à Alexandre Decraene (p. 397) et de l'autre à Bruno Renard (p. 449) ! Quant à l'hôtel Bossut, rien de précis ne se dégage des notes de l'érudit... ; seul Bozière parle, lui, d'un hôtel de la rue du château « dont le plan a été tracé par Decraene » (Tournai ancien et moderne, p. 247).

L'attribution à Decraene, pour séduisante qu'elle soit au regard des références antiquisantes qui caractérisent l'hôtel Peeters, ne tient pas la route sur le plan chronologique : Decraene n'a été actif qu'à partir des années 1830, ce qui nous écarte de la fourchette admise pour l'érection de l'hôtel. Bruno Renard, alors ? Mais toutes les œuvres du maître tournaisien sont en principe répertoriées par les historiens ; or l'hôtel Peeters ne figure pas parmi elles...

Curieux dossier, donc, où ni le commanditaire, ni l'auteur de projet ne sont vraiment connus. Et pourtant cette réalisation apparaît bien singulière, comme on va pouvoir en juger – faisant, au besoin, un effort d'imagination pour nous replonger dans la configuration d'origine.

Visite virtuelle

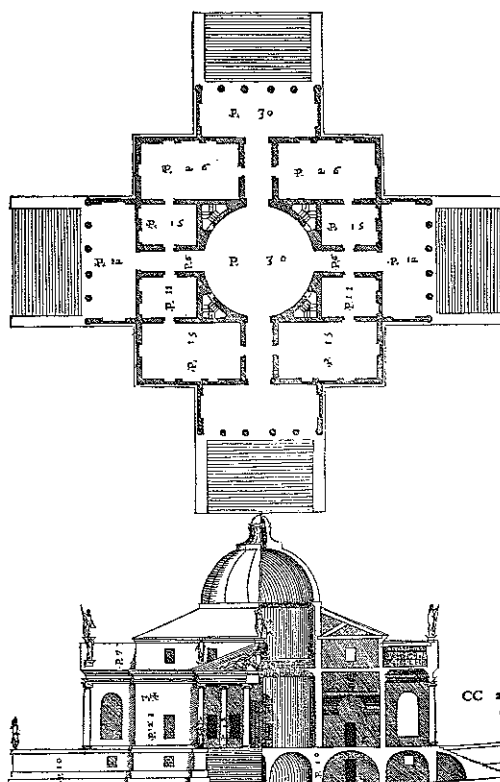
En retrait de la rue Saint-Martin, que l'on quitte par un accès cochier perçant un rang de maisons aux façades de pierre datées de 1763³, se révèle une vaste propriété arborée qui, à mesure que l'on s'avance, semble flotter telle une île au-dessus du quartier qui l'entoure. C'est que le sol en a été rehaussé au moyen d'une incroyable quantité de terres nouvelles, retenues par d'anciens murs de façades et autres courtines : sur le flanc droit, dans l'axe de l'entrée, on surplombe le réduit des Sions de plusieurs mètres ; au fond du jardin, c'est au niveau du sommet de la tour Saint-Georges que l'on se retrouve... Sous les pieds du visiteur, le monastère de Notre-Dame de Sion – ou ce qu'il en restait – a littéralement été enterré !

Posé au centre de ce nouvel espace, et fondé sur certaines élévations anciennes de l'aile sud du monastère, s'élève désormais ce qui s'apparente plus à une folie, ou maison de plaisance, qu'à un hôtel particulier... A l'époque, il faut le souligner, la construction est complètement isolée : nulle annexe disgracieuse (aujourd'hui maquillée sous des parois de verre) ne vient se greffer sur elle. Dans son écrin de verdure, derrière lequel se profilent les toits de Tournai, la demeure apparaît posée là tel un bel objet architectural.

Qui plus est, ce qui ne laisse pas de surprendre, c'est son côté « villégiature » – un vrai pavillon de campagne transplanté en plein centre urbain. Au murmure de la ville répond le bruissement du vent dans les grands arbres du jardin. Pour un peu, on se croirait plongé dans cette belle estampe de Louis Gallait intitulée « Maison de campagne située au hameau de la Tombe »⁴.

Mais nous sommes au centre de Tournai. La belle vue que l'on découvre depuis le jardin – le surplomb aidant – sur la cathédrale et le beffroi est là pour nous le rappeler. Dualité remarquable de cette situation privilégiée, qui en fait toute l'originalité et le charme puissant. Et coup de génie du maître des lieux, qui sut investir à bon escient dans la terre, même rapportée...

Palladio à Tournai



Plan et vue de la villa Rotonda, extraits des *Quattro libri* d'Andrea Palladio (1570).

Regardons maintenant de plus près la demeure elle-même. Ici aussi, l'originalité se révèle : une construction modeste en taille, mais qui paraît néanmoins monumentale. C'est presque un cube, aux arêtes marquées par un cordon, des pilastres d'angle, un entablement... La toiture s'écrase, comme pour respecter cette forme cubique, mais elle se termine en petit clocheton circulaire, qui axe le volume. Et puis il y a ce portique, avec ses cariatides et ses pots à feu. Le langage architectural s'avère tout à fait néoclassique mais, plus que l'esthétique, c'est le concept qui l'emporte ici.

L'hôtel Peeters témoigne en effet d'une typologie très particulière : celle de la villa de campagne néo-palladienne, qui connut son heure de gloire durant la première moitié du 19^e siècle. C'est un fait avéré, Andrea Palladio, génie du cinquecento, marqua l'architecture plusieurs siècles durant. « Les villas qu'il dessina, et tout particulièrement la villa Rotonda, servaient encore de modèle au début du 19^e siècle, tant pour les bâtiments à construire à la campagne que pour ceux à édifier en ville »⁵.

Nous avons déjà souligné, dans l'ouvrage *Redécouvrir le patrimoine urbain de Tournai*, l'appartenance de l'hôtel Peeters à la variante palladienne du style néoclassique, avec son alter ego tournaisien l'hôtel Boucher. La comparaison avec la célèbre villa Rotonda des environs de Vicence est à cet égard – et toutes proportions gardées, bien sûr ! – assez parlante : même volume cubique (ou à peu près) isolé au sein d'un environnement naturel ; murs traités en aplats aux baies peu nombreuses ; portique inspiré de l'antique ; plan centré autour d'un vestibule circulaire sous coupole (manifestée ici par le clocheton)...

Reconnaissons que, malgré la relative modestie des moyens mis en œuvre, nous sommes devant une réalisation architecturale nettement plus originale, sinon ambitieuse, que ne le sont d'autres constructions Empire à Tournai. Sans parler, bien sûr, du conforme rhabillage sous enduits blancs d'innombrables façades de nos rues... L'hôtel Peeters, manifestement, est d'une tout autre veine.

Malheureusement, aujourd'hui, l'environnement qui est le sien altère la vision que nous devrions en avoir. Une disgracieuse annexe – qu'un habillage contemporain de verre fumé n'a pas rendue plus heureuse pour autant – déforce complètement le volume primitif et annule l'originalité de son implantation, phénomène aggravé par le triste revêtement de sol dont on a récemment affublé la cour. L'édifice ne surgit plus de l'écrin naturel qui devait l'accompagner. L'hôtel Peeters n'est plus une folie...

Le décor, par contre...

Heureusement, l'authenticité joue encore à fond dès que l'on franchit le seuil de la demeure. Voilà, sur de nombreuses portes, trumeaux et autres placards des motifs Directoire – rosaces, losanges oblongs, palmettes – souvent associés à des arcs brisés néogothiques, mariage stylistique moins inconcevable à l'époque qu'il n'y paraît aujourd'hui. Et que dire de la splendide rotonde du vestibule central, avec sa coupole à lanterneau, son escalier hélicoïdal⁶, ses niches, ses colonnes plaquées à chapiteaux décorés de palmettes et sa polychromie à dominante vert pâle : ce superbe volume intérieur structure la demeure, en bonne logique néo-palladienne, et lui confère toute son âme.

Il est étonnant qu'un tel ensemble, si original et soigneusement préservé, n'ait pas été mis en exergue par Paul Rolland dans son étude sur les intérieurs tournaisiens, publiée en 1944⁷. Certes, les décors Empire illustrés dans l'ouvrage sont d'une qualité d'exécution très nette que n'atteint peut-être pas, dans le détail, l'hôtel Peeters. Serait-ce une conséquence du « grand souci d'économie » qui présida à son édification et sur lequel insistent les notes de famille ? Il faudra néanmoins réparer un jour cette omission et se pencher plus avant sur l'aménagement intérieur de l'hôtel qui, fort heureusement, est resté tel quel.

L'histoire continue

Ainsi édifiée et décorée dans le premier tiers du 19^e siècle, la demeure passa dans les mains de plusieurs propriétaires. Appartenant au banquier Leman après 1823 (la cour était alors toujours à l'état de jardin), elle fut acquise en 1827 par le banquier Delecourt, agent de la Banque centrale des Pays-Bas, qui y bâtit des annexes pour installer ses bureaux, et agrandit le jardin. En 1835, la propriété passa au baron de Loen puis au banquier Tilman. Et c'est en 1852 que Charles Peeters acquit l'hôtel, inaugurant la longue occupation familiale qui allait lui laisser son nom⁸. La deuxième génération Peeters, trop à l'étroit, bâtit alors l'annexe sur véranda qui devait désormais flanquer la demeure, rompant son isolement initial.

L'hôtel ainsi transformé resta en mains familiales jusque dans les années 1980. Cependant, après la Deuxième Guerre mondiale, deux évêques de Tournai l'occupèrent pendant une dizaine d'années... En 1945 en effet, Mademoiselle Peeters permit à Monseigneur Carton de Wiart d'emménager dans l'édifice, intact au milieu des ruines. Après l'incendie de son palais en 1940, le prélat avait dû se rabattre sur des locaux temporaires, mais il s'y trouvait trop à l'étroit ; l'hôtel Peeters, avec ses annexes, lui permit d'installer ensemble ses appartements et ses services⁹. C'est d'ailleurs là qu'il décéda, en juillet 1948. Son successeur, Monseigneur Himmer, quitta les lieux en 1956 pour se réinstaller à l'évêché.

Au milieu des années 80, la ville de Tournai racheta l'hôtel Peeters à ses derniers occupants. Elle le confia bientôt au Créa-Théâtre, qu'il n'est plus besoin de présenter : c'était, pour l'édifice, le début d'une nouvelle vie, moyennant l'indispensable campagne de restauration que nécessitait l'état de ses façades et de sa toiture.

Dans ce décor vénérable aujourd'hui préservé, de nouveaux acteurs sont entrés en scène. Tout compte fait, l'hôtel Peeters, de folie qu'il fut, n'est-il pas avec eux devenu « maison folie » ?...

Comme il y a dix-huit ans, à la fin de notre premier article, nous ne pouvons que remercier une fois encore Madame Pierre Crahay de nous avoir autorisé à exploiter les notes manuscrites d'une conférence qu'elle donna, en 1972, dans et sur l'hôtel Peeters. Celles-ci nous ont en effet largement éclairé sur les origines de la vieille demeure familiale.

- 1 « L'ensemble fut racheté par le citoyen Duvivier, habitant la maison voisine, l'an XI de la République (...). Il devait payer une rente à la citoyenne Sainte-Aldegonde, peut-être une religieuse survivante (...). On sait qu'il n'acquitta sa dette qu'en 1807. On sait aussi que (...) la chapelle était ruinée lors de la vente. Un sieur Lolivier occupait les lieux, on ne sait en quelles qualités. C'est à ce Jacques Duvivier qu'on attribue l'aménagement de la nouvelle maison » (notes Crahay).
- 2 S. Le Bailly de Tillegem, Musée des Beaux-Arts de Tournai, (Tournai), Tourisme et Culture, (2004), p. 74 (ill.).
- 3 E. Soil, L'Habitation tournaisienne (...), Tournai, H. & L. Casterman, 1904, p. 397.
- 4 Publiée par S. Le Bailly de Tillegem dans Tournai et le Tournais en gravures, Liège, Gamma Halbart, 1981, p. 112-113.
- 5 J. Vandembreden (et F. Dierkens-Aubry), Le XIX^e siècle en Belgique. Architecture et intérieurs, Bruxelles, éd. Racine, p. 51.
- 6 « Il est intéressant de dire que dans l'hôtel du baron de Bethune à Marcq, près de Courtrai, nous retrouvons ce même type d'escalier, en beaucoup plus grand (...). Il est l'œuvre de (Bruno) Renard » (notes Crahay).
- 7 P. Rolland, Intérieurs tournaisiens (coll. L'Art en Belgique), Bruxelles, éd. du Cercle d'Art, 1944, 46 p., 32 planches.
- 8 Sur Charles Peeters (1804-1868), voir G. Lefebvre, Biographies tournaisiennes des XIX^e et XX^e siècles, Archéologie industrielle de Tournai, 1990, p. 199.
- 9 D'après les notes familiales, l'occupation des lieux était la suivante : au rez-de-chaussée, on trouvait respectivement le bureau de l'évêque, un parloir et la salle de réunion dans le petit salon octogonal (à gauche), le petit salon rond (à droite) et le grand salon Empire (donnant sur le jardin) ; à l'étage se trouvaient les appartements privés. Les bureaux de l'Officialité prenaient place dans l'annexe sur véranda tandis que ceux des vicaires généraux étaient situés dans le bâtiment de style néo-Renaissance flamande jouxtant la rue Massenet.

Le mécénat

Protecteur des Arts et des Lettres, Caius Cilinius Maecenas, chevalier romain (69 à 8 av. J.C), ami personnel de l'empereur, s'entourait de lettrés qu'il ralliait à Auguste. Sa maison sur le mont Esquilin à Rome, ouverte à tous, était fréquentée entre autres par Virgile et Horace. La langue française a fait de son nom propre Mécène un nom commun désignant une personne qui protège les écrivains, les artistes, les savants en les aidant financièrement. Si au fil du temps, d'autres grands mécènes ont traversé l'histoire, nous tenterons dans cet article de faire le point sur le mécénat en Belgique, car Caius Maecenas y a fait des émules...

Nicole Waterloo-Maison

La loterie Nationale

Le « premier mécène du pays » vient de fêter ses septante ans. En engrangeant plus de 210 millions d'euros en 2003 redistribués « généreusement », la Loterie Nationale remplit une mission indiscutable contre la pauvreté et l'injustice sociale. L'affectation de cet argent est décidée par le gouvernement fédéral et les entités fédérées qui répartissent cette manne entre les différents bénéficiaires. Ainsi, chaque année, plus de douze millions d'euros de la Loterie Nationale transitent par exemple par la Fondation Roi Baudouin qui soutient des centaines de bonnes causes. La collaboration entre ces deux institutions remonte aux années '80: assaillie de demandes de subsides pour des projets dans le domaine de l'environnement et de la protection du patrimoine, la Loterie Nationale décida avec sagesse d'en confier l'évaluation, la sélection et la poursuite à la Fondation Roi Baudouin.

Du mécénat privé au mécénat d'entreprise

Une tradition de mécénat privé émanant de particuliers a plus particulièrement marqué les pays anglo-saxons, largement favorisée par des incitatifs fiscaux. En Europe latine, héritière du droit romain et de Napoléon, le mécénat privé y était moins répandu, l'Etat se chargeant de la culture. Au centre de cette Europe divisée en deux parties aux traditions culturellement différentes se trouvait entre autres la Belgique.

A l'image de notre Mécène, quelques amateurs d'art avertis y « faisaient du mécénat », le plus souvent sous forme de donations ou de legs d'œuvres d'art. Généralement, il s'agissait d'actes personnels de « dynasties », grands patrons, personnalités, qui, à titre privé et le plus souvent discrètement, soutenaient créateurs, artistes et musées...

Grâce à ce mécénat privé, le domaine des arts a connu chez nous un réel essor et c'est à cette époque que naquirent certains de nos musées. Par testament olographe* du 6 janvier 1904, parmi d'autres dispositions, Henri Van Cutsem avait prévu un geste pour le musée des Beaux-Arts de Tournai: « Je lègue à la ville de Tournai pour les constructions, les aménagements, les embellissements, les

acquisitions du musée deux cent mille francs... ». C'est le sculpteur Guillaume Charlier qui veillera à exaucer le désir de feu son ami Van Cutsem, cédant à la ville de Tournai une partie du mobilier (globalement estimé à 100.000 francs) et surtout les « tableaux belges et étrangers, dessins, sculptures et médailles, objets d'art » (dont la valeur est estimée à 335.000 francs) et faisant aboutir le projet de la construction d'un bâtiment nouveau conçu par Horta. Au fil des ans, les collections allaient encore s'enrichir de legs ou dons faits par des particuliers ou artistes, c'est encore le cas tout récent du don de Mme Léon Courtin-Bouché qui vient d'y ajouter dix-huit sculptures et tableaux signés de grands noms. A Mariemont, c'est grâce au don à l'état du domaine de la famille Warocqué en 1917 que naquit le futur musée. Après la Seconde Guerre mondiale, la diminution des ressources du mécénat privé due à la récession économique va mener les pouvoirs publics à initier dans les années '50 une politique de subsides qui apporte un nouvel essor à la Culture en Belgique (naissance du Théâtre National en 1952). Cette politique culturelle s'essouffant à son tour, le mécénat d'entreprise initié par les multinationales américaines va prendre le relais, se professionnaliser en Belgique dès les années '80 pour s'imposer progressivement. Pour mener une politique de mécénat cohérente, les entreprises mènent une réflexion approfondie sur l'histoire, les métiers, les clients de l'entreprise.

Qu'il s'agisse de faire acte de citoyenneté et de contribuer à aider la collectivité, d'accroître son image de marque et sa notoriété en s'associant à un projet offrant un plan de communication intéressant, de fédérer son personnel sur des valeurs autres que l'efficacité économique, de profiter d'opportunités originales de relations publiques ou encore de sensibiliser certains de ses publics cibles... les motivations de soutenir les bonnes causes sont nombreuses et variées !

Plus qu'un simple outil de communication externe et de relations publiques, il devient le moyen de valoriser leur image citoyenne auprès du public et de leurs salariés et de mettre en valeur leurs produits en bénéficiant d'une plus large visibilité. Mais il a fort à faire auprès des médias qui le considèrent davantage comme une publicité déguisée et auprès des pouvoirs publics qui le traitent de sponsoring !

Mécénat ou sponsoring

Du simple don sans retour à des aides à des projets culturels, le mécénat ne cesse de se développer. Mais en exigeant des retours en terme de visibilité, elles transforment le mécénat censé être sans contrepartie en ce qui est, en réalité, du «sponsoring».

Qu'en pense la législation belge ? Elle ne prévoit pas de traitement particulier pour les actions de mécénat ou de sponsoring. Dans le cas du *mécénat*, la possibilité de déduction fiscale tient à la nature de l'institution aidée. La plupart des institutions culturelles ou les associations sans but lucratif, actives dans différents domaines (culture, social, humanitaire...) bénéficient d'un agrément fixé par Arrêté royal, qui permet aux entreprises mécènes de déduire leurs dons sans retour à concurrence d'un plafond fixé à 500.000 € ou 5% de leur bénéfice imposable.

Quant au *sponsoring*, il est assimilé à de la publicité et entre, de ce fait, dans les frais généraux des entreprises. On constate également que des entreprises issues d'autres secteurs (les initiatrices étaient surtout les banques et les assurances) s'intéressent au sponsoring culturel. Enfin, en ce début du XXI^e siècle, le mécénat n'est plus l'apanage des grandes entreprises, certaines PME s'y intéressent en s'inscrivant par exemple dans leur collectivité locale. Elles y apportent un réel investissement social en temps, services, compétences, créativité et...discrétion. Or la législation fiscale n'accorde aujourd'hui aucun avantage au mécénat en nature ou en services.

Les heureux bénéficiaires

L'importance des subventions accordées par le secteur public au secteur culturel ainsi que leur instabilité et leurs conditions d'octroi influencent fortement le nombre des demandes de mécénat adressées aux entreprises. Depuis, plusieurs années, face à la croissance de projets culturels, on constate inévitablement une diminution des montants publics alloués, non pas à l'ensemble de la culture mais à chacun de ces projets.

Comment connaître les investissements des entreprises en matière de mécénat ? Si l'on ne dispose pas de chiffres, on peut se fier à une étude réalisée par le CEREC (Centre Européen pour le Rapprochement de l' Economie et de la Culture), qui en précise les tendances. On assiste à une augmentation des budgets affectés à l'humanitaire, aux projets de société, à la recherche, à l'éducation et à l'environnement. Par contre, l'aide apportée à la culture diminue sensiblement (+/- 8%), tandis que le sport (légèrement en baisse lui aussi) garde une place dominante (+/-70% !).

Dans le secteur culturel, la musique et les arts plastiques restent actuellement les préférés des entreprises mécènes. Suit alors le patrimoine architectural, choix qui exprime l'intérêt croissant du grand public pour les valeurs de pérennité et de stabilité que représente ce domaine. C'est ainsi que certaines entreprises associent leur image à la préservation de nos monuments ou à leur mise en valeur.

Il est bien évidemment difficile de faire ici la liste des différents acteurs du mécénat- privés, entreprises, groupes, médias et autres-, qui se sont mis au service des meilleures causes dans notre pays. A titre d'exemple, nous reprenons les trois axes majeurs, privilégiés par ING Belgique : la bienfaisance, la recherche scientifique, la culture. Les nombreuses sollicitations sont examinées au cas par cas, suivant les mérites de chaque dossier et, en 2003,

soixante causes se sont partagé un montant global de 0,7 million d'euros. En matière culturelle et artistique, la banque poursuit la constitution d'une collection d'œuvres d'art contemporain dont elle décore les espaces de ses immeubles principaux. Disposant aujourd'hui de son propre Espace culturel dans son immeuble de la Place Royale à Bruxelles, suivant une longue tradition, elle y organise de remarquables expositions.

Autre élan de générosité, celui de la société coopérative Cerà Holding qui regroupe ses actions de mécénat sous le label Cera Fondation. Elle consacre chaque année cinq millions d'euros au soutien de projets sociaux, dont l'art et la culture ne sont pas absents : nouvelles plaques de rue dans leur dénomination ancienne et dialectale, restauration d'une statue, d'une chapelle, d'œuvres d'art, d'une maquette, édition d'ouvrages...

Depuis quelques années, on assiste à nouveau à une recrudescence du mécénat individuel. Consciente de cette opportunité pour la culture, la Fondation Prométhéa s'offre à conseiller les mécènes privés, tout comme les représentants du secteur économique dans leurs orientations de mécénat et leur choix culturel.

La Fondation Prométhéa

Prométhée, frère d'Atlas... Il apparaît dans la mythologie classique comme l'initiateur de la première civilisation humaine.

Créée en 1985 avec le soutien de la Communauté française toujours à ses côtés aujourd'hui, la Fondation est également soutenue par la Région wallonne, la Région de Bruxelles-Capitale ainsi que par une cinquantaine d'entreprises membres sensibles à sa mission et pratiquant le mécénat. Bénéficiant à la fois de l'appui des secteurs publics et privés, l'association est dotée de statuts et d'un conseil d'administration qui reflète cette structure mixte.

Sa mission : conseiller les entreprises dans leur politique de mécénat, aider les artistes et responsables culturels à trouver des partenaires mécènes, favoriser la rencontre et les échanges entre les mondes économique et culturel.

A l'origine, elle se contentait d'informer les porteurs de projets culturels, principalement dans le domaine du théâtre et de la musique, et de faciliter le contact avec des mécènes potentiels. Près de vingt ans après sa fondation, les objectifs se sont élargis. Au monde culturel, elle offre un conseil personnalisé, aidant près de deux cents acteurs de la vie culturelle à concevoir des projets porteurs pour leur projet, à les présenter dans leur dossier de parrainage, à contacter les entreprises intéressées, à assurer les engagements pris auprès du secteur privé.

Grâce à son expertise, la Fondation propose au secteur privé des actions de mécénat pertinentes par rapport à leurs objectifs de communication en théâtre, musique, arts plastiques, danse, édition, patrimoine... A la demande des entreprises, la Fondation Prométhéa mène avec elles une réflexion stratégique sur leur politique de mécénat et crée aussi pour elles des actions de mécénat sur mesure.

Pour le secteur public, elle est un relais en matière culturelle ayant la mission de développer le mécénat du Patrimoine.

Un prix annuel : le Caius

Soutenue par les pouvoirs publics et plusieurs entreprises, la Fondation Prométhéa organise chaque année le concours des **Caius**, qui met en lumière les entreprises ayant participé activement à la vie culturelle. Depuis une quinzaine d'années, plus de trois cents dossiers lui sont parvenus et une cinquantaine ont été primés. Prométhéa tient ainsi à récompenser les initiatives les plus compétentes par une statuette appelée Caius prénom du mécène romain. Cette œuvre d'art originale est créée par un jeune artiste plasticien de la Communauté française et une vingtaine d'artistes ont déjà été sollicités.

Le concours des Caius remet quatre prix : Le Caius Patrimoine Région wallonne, le Caius Patrimoine Région de Bruxelles-Capitale, le Caius PME et le Caius Grandes Entreprises. Les deux premiers récompensent des actions de rénovation, réaffectation ou promotion du patrimoine menées par des entreprises petites ou grandes envers des sites classés, inscrits sur la liste de sauvegarde ou repris à l'inventaire du Patrimoine, respectivement en Wallonie et à Bruxelles.

La cuvée 2004 vient de primer quatre mécènes : La Fondation Chimay- Wartoise reçoit le Caius PME pour son action de promotion de la musique auprès des jeunes. Siemens Belgique/Luxembourg reçoit le Caius Grandes entreprises pour son soutien au festival international du Film francophone à Namur. Le Caius Région wallonne échoit à la Distillerie de Bercée pour sa restauration exemplaire de la ferme de la Cour à Ragnies, qui accueille les cuves et alambics en cuivre d'où sortent chaque année plus de 250.000 bouteilles. Quant au Caius Région bruxelloise, c'est UCB Group qui le reçoit pour sa parfaite restauration de la chapelle St-Marcou de l'église Notre-Dame du Sablon à Bruxelles. La statuette 2004 est une sculpture signée par deux artistes plasticiens belges Nic Joosen et Robin Vokaer.

En dehors des Caius, la Fondation Prométhéa organise des rencontres centrées sur le mécénat culturel, tables rondes, séminaires, qui présentent un projet culturel ou mettent en valeur une action de mécénat exemplaire menée par une ou plusieurs entreprises. Elle diffuse l'information bénéficiant de son solide réseau de contacts dans l'univers des entreprises et de la culture, publie des documents pratiques et mène une action de réflexion sur le mécénat, participant à des travaux de recherche sur les multiples formes de mécénat pratiquées par des entreprises belges ou basées en Belgique.

Prométhéa figure parmi les membres fondateurs du CEREC cité plus haut, qui réunit les différentes fondations de mécénat en Europe et dans le monde. Pour sa part, le CEREC organise chaque année *The financial Times/CEREC Award* prix européen du parrainage, qui souligne l'importance accordée à un projet de dimension européenne ou mondiale par une entreprise basée en Europe.

Mécénat : un outil sur mesure

Les entreprises optent de plus en plus pour un **mécénat dit de compétence**, en service ou en nature, le contexte économique rendant difficile la libéralisation d'une somme d'argent. Par contre, le mécénat en nature est plus facile à intégrer dans les comptes d'une société. Ainsi, une société de tissage a-t-elle renouvelé les sièges d'une salle de spectacle à Liège et des tentures dans un théâtre de Charleroi; une autre, spécialisée dans l'éclairage, a fourni des spots pour la mise en lumière de l'abbaye d'Aulne; un troisième exemple nous vient du château de Thozée (voir plus loin),

dont le problème de chauffage (chaudière et radiateurs) a été pris en compte par quatre firmes spécialisées. Ce mécénat se révèle alors un outil séduisant pour valoriser les métiers, les produits, les technologies...

Dans le cas du Jardin d'Obourg (S.A. Holcim), une réflexion a été menée sur la protection d'un patrimoine naturel et la création d'une activité ouverte au public et aux écoles. Ce **mécénat pédagogique** a pris forme, il y a quelques années grâce à la collaboration de trois partenaires: la Province du Hainaut, la Faculté polytechnique de Mons et la Société royale des naturalistes de Mons et du Borinage. Ce musée en plein air, véritable lieu de découverte de deux hectares, permet de découvrir l'histoire de la terre depuis plus de cinq cents millions d'années, de mieux comprendre le fonctionnement de l'écosystème, la géologie. Mais ce qui est intéressant, c'est que ce vaste projet vise aussi à susciter chez les jeunes un intérêt pour les sciences de la vie et de la terre.

La restauration et la réaffectation de l'ancien INR (Institut National de Radiodiffusion) place Flagey à Bruxelles se sont opérées grâce à l'intervention d'une trentaine d'entreprises qui ont chacune apporté une somme considérable. Ce **mécénat collectif**, qui suscite l'intérêt des petites et des grandes entreprises regroupées en clubs d'entreprises, offre de nombreux avantages : valoriser une action de mécénat et la visibilité qui en découle, se créer un réseau de relations privilégiées avec les représentants d'un même secteur économique ou d'une même région.

A Tournai, le Fort Rouge doit sa restauration à un mécène, André Dherte, qui a réalisé un véritable **mécénat citoyen** en réhabilitant le site des XII Césars. L'entreprise obtient de la Ville de Tournai pour un franc symbolique la possibilité de restaurer ce monument à ses frais à condition de le lui remettre pour le même franc symbolique après restauration complète. Aussi collabore-t-elle aux fouilles archéologiques au pied de la tour et, pour mener à bien le chantier de rénovation du site des XII Césars et la restauration de ce vestige de notre première enceinte communale (classé en 1972 par Arrêté Royal), la S.A. Dherte a déboursé 450.000 € sur ses fonds propres.



Le Fort Rouge, classé en 1972, resté à l'abandon pendant de longues années.

© Architecte Pierre Petit

Le Fort Rouge, ouvrage de fortification urbaine, construit en calcaire tournaisien, compte quatre niveaux percés de meurtrières.

© Architecte Pierre Petit



L'entreprise spécialisée a manifesté dans cette réalisation ses capacités de rénovation de monuments classés, rappelons également son intervention à la Halle aux draps, au beffroi, sans oublier les travaux à la cathédrale... Ici, le mécénat, adapté à ses activités, se trouve impliqué dans des enjeux qui valorisent le cœur de la ville. Cette rénovation correspond à un double volet : apporter, d'une part, un important soutien financier au développement de la ville en revalorisant tout un vieux quartier; d'autre part, souligner les compétences de l'entreprise elle-même et son expertise à répondre aux exigences imposées par la Ville et les pouvoirs publics. En 1999, la Fondation Prométhéa devait distinguer cette opération en lui octroyant le Causus Patrimoine Région wallonne.

Le rôle de la Fondation Roi Baudouin

Créée en 1976 à l'occasion du 25^e anniversaire de l'accession au trône du Roi, la Fondation Roi Baudouin est un établissement d'utilité publique, privé et indépendant, qui reçoit l'aide de privés mais également de la Loterie Nationale. Son objectif : améliorer les conditions de vie de la population en tenant compte des facteurs économiques, sociaux, scientifiques et culturels.

Pour favoriser le mécénat, la Fondation Roi Baudouin a mis au point deux instruments essentiels. Le premier, **la création et la gestion de fonds** soutiennent des initiatives poursuivant un objectif précis au service de l'intérêt général. Ces moyens financiers d'une durée minimale de trois ans sont consacrés au soutien de projets que veulent privilégier les donateurs. Certains fonds créés par des privés concernent le patrimoine au sens large (patrimoine bâti ou naturel) ; mais d'autres fonds -souvent établis à la suite d'un décès- sont particulièrement destinés à la conservation d'un monument.

Le second instrument est **le compte de projet**. C'est un compte financier ouvert à l'initiative d'une association locale, qui a entrepris la restauration d'un monument et qui cherche des ressources complémentaires à la subvention. Il permet de récolter des dons en délivrant des attestations fiscales aux généreux donateurs. Les comptes de projet

se rapportent à trois secteurs : le naturel, l'architectural et le culturel.

Dans le domaine du patrimoine, une dizaine de projets (qui doivent être clairs, cohérents, avoir un début et une fin !) sont financés de cette manière en Région wallonne : château de Thozée, abbaye de St-Gérard de Brogne, Salons de la Société littéraire à Liège...

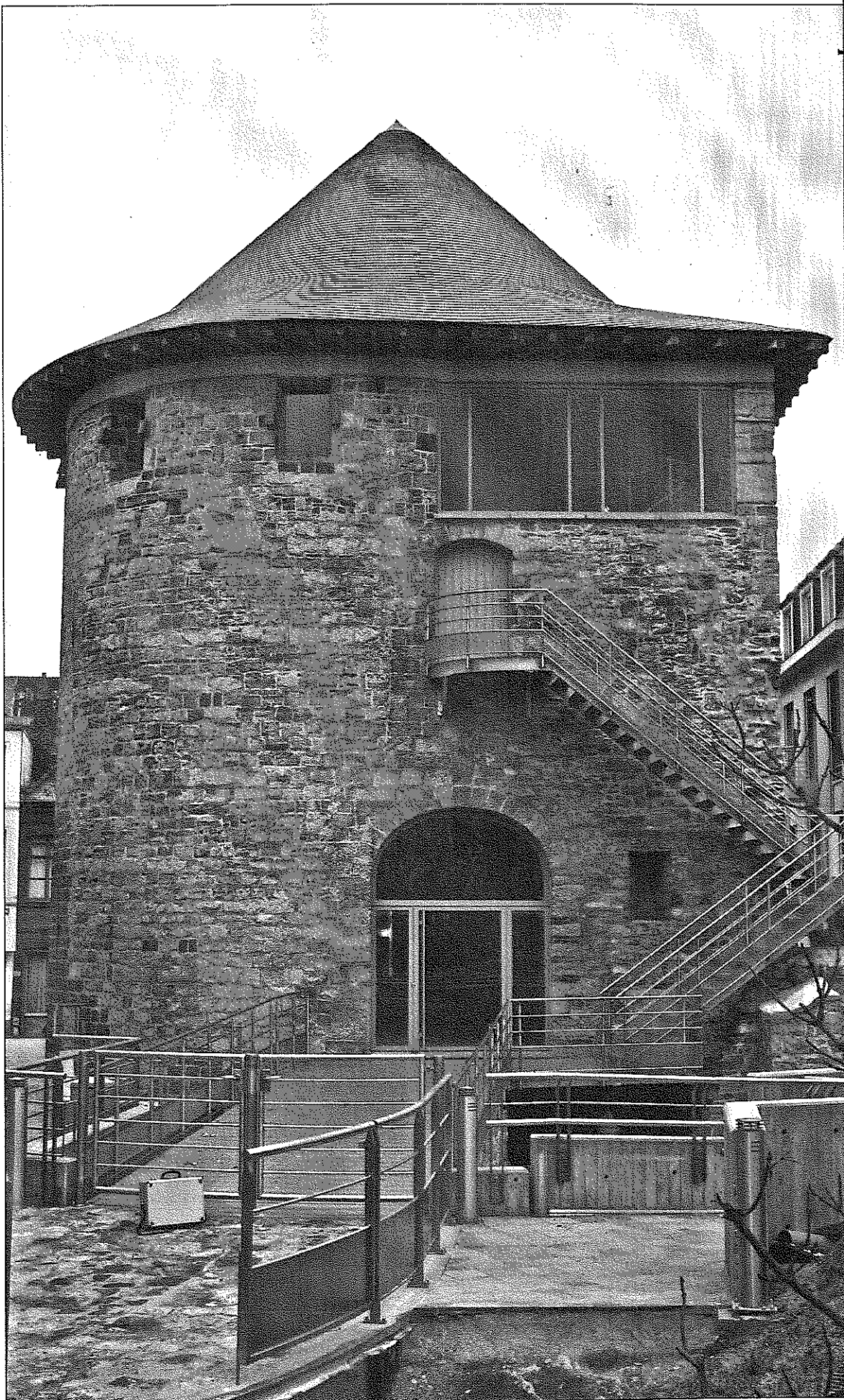
La Fondation Roi Baudouin peut aussi *recevoir* en dons, donations ou legs des œuvres d'art ou des documents historiques afin de les conserver en Belgique. Elle les gère alors au même titre que les autres pièces de sa collection, confiées en dépôt temporaire à des musées ou institutions chargées de les présenter au public. C'est à elle d'en assurer le suivi tant au niveau des conditions d'exposition et de conservation que du respect des souhaits des donateurs.

Une attente plus qu'une réalité

Le cas particulier du château de Thozée (dans la commune de Mettet) classé en 1996 par la Région wallonne est un bon exemple de mécénat, ainsi que l'a analysé la Fondation Prométhéa.

Grâce aux subsides accordés par les pouvoirs publics, la Fondation Félicien Rops entreprend la rénovation des bâtiments afin de faire de l'ancienne demeure familiale de Félicien Rops un lieu de séjour pour artistes. Mais les subsides restent insuffisants. A l'appel de la Fondation Prométhéa, quatre entreprises répondent favorablement : c'est ainsi que chaudières, brûleurs, citerne à mazout, radiateurs et matériels divers couvrant 30% des frais de chauffage central sont pris en charge. Si le mécénat des entreprises a fourni le matériel, le mécénat privé y alla de sa poche. Et les autres frais seront assumés par la Fondation et l'Institut du Patrimoine wallon (à concurrence de 50%).

Une des missions de l'IPW, faut-il le rappeler, consiste à aider les propriétaires privés et publics de monuments classés à restaurer leur bien et, dans certains cas, à trouver avec eux une nouvelle affectation au bâtiment. Parmi les



Le Fort Rouge s'intègre parfaitement dans le projet de restauration des XII Césars.

pistes explorées figure celle du mécénat. Mais force est de constater que le patrimoine architectural peut difficilement compter sur le mécénat pour se restaurer et se garantir un futur, il reste hélas plus une attente qu'une réalité.

Si l'exemple de Thozée est positif, c'est parce qu'il bénéficiait de plusieurs atouts : le nom de Félicien Rops, belle carte de visite dans un dossier de mécénat. Le projet de restauration et d'aménagement était bien entamé, programmé par phases, chacune ayant déjà la garantie de recevoir des subsides régionaux, en bref, c'était un « bon » dossier !

Il nous reste à souhaiter que d'autres bonnes fées se penchent sur le patrimoine de notre ville et suivent l'exemple de Pasquier Grenier ce mécène du XV^e siècle...et de quelques membres de notre association qui, par leurs dons, ont

déjà œuvré à sauver, protéger et valoriser notre héritage collectif ! Car suivant la déclaration de l'Unesco en 1982, « La Culture donne à l'homme la capacité de réflexion sur lui-même. C'est elle qui fait de nous des êtres humains, rationnels, critiques et engagés... » .

* Dr Serge Le Bailly de Tillegem, Musée des Beaux-Arts de Tournai, Tourisme et Culture asbl.

Pour la rédaction de cet article, nous avons bénéficié de l'excellent dossier « Le mécénat en Wallonie » paru dans la revue trimestrielle Wallonia Nostra, n° 26, février 2003, avec la collaboration de Florence Mainguet et Katia Moreau de la Fondation Prométhéa.

Vous nous écrivez... c'est vous qui le dites !

Comme annoncé précédemment, nous ouvrons une nouvelle rubrique « Courrier des lecteurs » que nous baptisons : Vous nous écrivez... c'est vous qui le dites ! Elle reprendra les courriers susceptibles d'intéresser l'ensemble des membres, d'échanger des informations, d'approfondir nos connaissances, de poser certaines questions, et d'y apporter les réponses – dans la mesure de nos moyens. Ces courriers seront signés si l'auteur souhaite se faire connaître, nous indiquerons les seules initiales des lecteurs, qui demandent plus de discrétion. Nous vous remercions déjà d'y porter attention et, à l'occasion, de nous apporter vos lumières ! C'est votre rubrique, n'hésitez pas à nous contacter par courrier ou par e-mail.

Le patrimoine jacquaire tournaisien

L'article consacré à la pérennité de Saint-Jacques-de-Compostelle à Tournai paru dans le bulletin de juin-juillet-août 2004 a généré, en plus des remerciements et des félicitations – mais restons humble et modeste ! - quelques courriers dont nous remercions vivement les auteurs . Les informations reçues combleront les perfectionnistes que sont les amoureux du patrimoine tournaisien.

Ainsi, M. Georges Glorieux, ancien président de la fabrique d'église de St-Quentin et St-Jacques rappelle que le chrismatoire ou boîte aux saintes huiles, offert en 1630 par Jacques Failly et son épouse Louise de Harchies et déposé au trésor de la cathédrale (numéro d'enregistrement 07.CHR. 05) pour des raisons de sécurité et de conservation depuis de nombreuses années, fait toujours partie du patrimoine de la paroisse St-Jacques. Son courrier est accompagné de la fiche correspondante de l'inventaire informatisé du mobilier et des œuvres d'art de la fabrique d'église qu'il a mis en chantier il y a quelques années. Cette fiche comporte quatre références bibliographiques datées de 1906, 1912, 1924 et 1980.

Par ailleurs, dans un second courrier, M. Glorieux signale que Louis Cloquet mentionne dans son guide *Tournai et Tournaisis* paru en 1884 que « la jolie niche qui figure à l'extérieur du chevet, sous les grandes fenêtres du chœur (...) contenait primitivement une image de saint Jacques. Cette niche fut exécutée en 1378 par Lotard Moriel d'Antoing ». Cette mention est accompagnée d'un croquis.

M. Philippe Passagez nous a remis un texte de Paul Rolland tiré de l'ouvrage *La peinture murale à Tournai* paru en 1946 dans la collection L'Art en Belgique aux Editions du Cercle d'Art. Il est consacré à une peinture murale dont le sujet est le miracle jacquaire dit du pendu dépendu. Elle fut découverte en 1940 dans l'église St-Quentin. Nous le reproduisons ci-dessous :

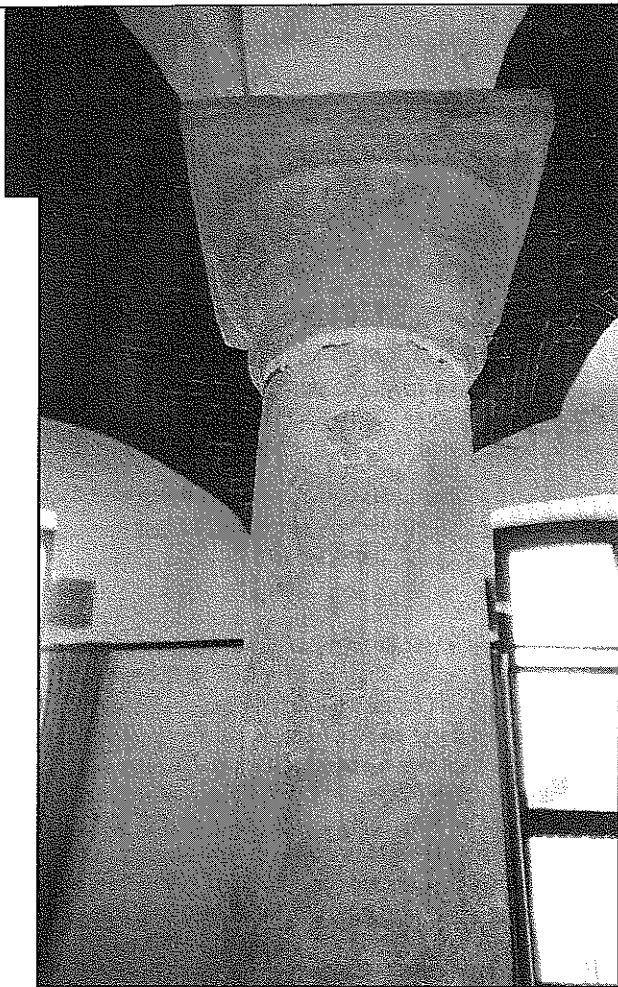
« L'église Saint-Quentin ne se signale pas seulement par des peintures des XIV^e et XV^e siècles. Dans le transept, faisant pendant à l'Entrée de Jésus à Jérusalem, elle en

possédait une autre, du XVI^e siècle, également à la détrempe, représentant, en huit panneaux, un miracle de la Légende de saint Jacques de Compostelle, figuré d'après la Légende dorée. C'est le miracle du pendu sauvé. En voici le sujet : « Un certain Allemand, se rendant avec son fils, vers l'an du Seigneur 1020, en pèlerinage à Saint-Jacques, passa par Toulouse. Son hôte l'enivra et il cacha dans la malle une coupe d'argent. Le lendemain, comme ils s'étaient remis en route, l'hôte les poursuivit en criant que c'étaient des voleurs et il les accusa de lui avoir dérobé une coupe d'argent. Ils dirent qu'il pouvait les punir s'il la trouvait dans leurs effets. On ouvrit la malle, on trouva la coupe et on les mena devant les juges. L'un d'eux fut condamné à être mis à mort et ce que tous deux possédaient fut confisqué au profit de l'hôte. Un débat s'éleva entre le père et le fils, chacun voulant mourir en place de l'autre. Enfin le fils fut pendu, et le père continua, très affligé, son pèlerinage vers Saint-Jacques. Mais trente-six jours après, il revint, et allant voir le corps de son fils, il versa des larmes très amères. Et le fils, qui était accroché au gibet, lui répondit : « Cher père, ne t'afflige pas, car je n'ai jamais été mieux, saint Jacques me soutient et me remplit d'une douceur céleste ». Le père, entendant cela, courut à la ville ; le fils fut détaché du gibet et l'on y pendit l'hôte. »

Cette peinture découverte en 1940 ne manquait pas de charme, eu égard à son caractère populaire. C'était avant la lettre, une véritable image d'Epinal. Malheureusement, son état matériel et les nécessités de la restauration de l'édifice ont provoqué sa disparition. On en a gardé quelques copies à l'aquarelle. »

Ces copies auraient été réalisées par l'artiste cartonnier Edmond Dubrunfaut et seraient toujours en sa possession. Pasquier Grenier serait bien évidemment intéressé de publier ces documents dans un prochain bulletin si l'artiste acceptait de nous en confier des reproductions.

Enfin on trouvera ci-après quelques informations complémentaires glanées dans le catalogue de l'exposition *Manuscrits à peintures en Flandre 1475-1550* organisée à Anvers en 1997. Elles concernent le cartulaire de l'hôpital St-Jacques de Tournai qui y était présenté et sont extraites de la rubrique rédigée par Dominique Vanwijnsberghe (Studiecentrum Vlaamse Miniaturisten KULeuven)



« Le cartulaire de Saint Jacques est un livre relativement bien documenté. Il a été écrit, daté et signé par Gossel Maret, un scribe tournaisien qui acheva le corps du livre en 1489, mais continua de le compléter jusqu'en 1512. La reliure est, elle aussi, d'un artisan local, le relieur tournaisien Janvier, dont plus d'une dizaine d'œuvres ont pu être inventoriées. L'enluminure est due au pinceau du Maître anonyme du Livre de Prières de Dresde, un artisan brugeois, probablement itinérant, et qui a pu travailler quelque temps dans la région tournaisienne. »

M. Jacques Bruyère de Architecture et Urbanisme, envoie à l'attention de Michel Jacques deux photos de deux colonnes monolithes en grès d'Arras de la petite salle des fouilles de l'ancien séminaire de Choiseul. «... Vous y remarquerez un écusson daté de 1728, surmonté d'une coquille St-Jacques, nous semble-t-il. Lors des travaux de Choiseul, nous ne reçûmes point de réponse à notre demande d'information. Peut-être M. Jacques pourra nous éclairer... »

Toute nouvelle contribution à la documentation et à la connaissance du patrimoine jacquaire tournaisien sera bien évidemment chaleureusement accueillie par Michel-Amand Jacques, auteur de l'article et guide passionné qui nous fit découvrir ces témoignages jalonnant le circuit des pèlerins le 17 octobre dernier. Elle sera, bien entendue, publiée dans notre Bulletin. A vos bibliothèques et à vos dossiers donc!

La tour, prends garde...

... J'ai été témoin de la dégradation progressive au fil des ans de la tour Henri VIII, laissée à l'abandon par l'administration communale de Tournai, peu soucieuse de la sauvegarde du patrimoine monumental et historique de notre cité. La dégradation de ce monument est due uniquement aux infiltrations d'eau. Je me souviens qu'au temps où le musée d'armes y était installé, déjà de l'eau s'écoulait de la voûte. Dès les premiers constats de ces infiltrations, il aurait été facile d'y remédier en rendant étanche la calotte recouvrant cette tour... Les collections du musée d'armes ont, par la suite, été déménagées et la vénérable tour a continué à se dégrader, laissant apparaître de grandes fissures dans ses murs pourtant épais. Je me suis souvent demandé ce qu'il adviendrait de ce monument, un des fleurons de notre patrimoine. A ma grande surprise, j'ai pris connaissance de la décision des bourgmestre et échevins datant de septembre) de vendre purement et simplement la tour et ses abords, soit 37 ares 89 centiares à une société anonyme! ...

A.H., Tournai

Que notre lecteur se rassure...et avec lui tous les Tournaisiens! La «grosse tour» vient d'être vendue par la ville à la société Monument Hainaut. Après avoir été abandonnée de longues années, elle devrait être restaurée pour devenir un musée audiovisuel à inclure dans un projet touristique global.

Brèves... Echos... Le saviez-vous?... Entre nous...

Nicole Waterloo-Maison

L'Institut du Patrimoine wallon en un clic
Outre les informations pratiques, les publications, le site regroupe les données inhérentes à l'assistance aux propriétaires et à la valorisation des propriétés régionales. La liste des biens gérés par l'IPW et la procédure de révision de cette liste y figurent aussi. *Le Guide du Propriétaire de Monument* (dont nous avons fait écho dans notre édition précédente) peut y être consulté. Des liens complètent ce site dont celui du Centre de perfectionnement aux métiers du patrimoine de la Paix-Dieu, qui y propose son nouveau programme de stages et les conditions d'octroi des bourses. Infos : Institut du patrimoine wallon, Cellule Communication, tél : 081/65.41.54, e-mail : c.roger@institutdupatrimoine.be, smathot@institutdupatrimoine.be, internet : www.institutdupatrimoine.be.

Patrimoine exceptionnel de Wallonie
La liste des biens exceptionnels du patrimoine reconnus par la Région wallonne sur base des critères édités par l'Unesco est revue tous les trois ans. Elle vient d'y accueillir cinq monuments et un site : les hôtels de ville de Verviers, de Charleroi et de Liège, le mausolée de Houtaïng/Ath, celui de Court-St-Etienne ainsi que les ruines du château de Franchimont (Theux). Mais la notion de patrimoine et de sa protection évolue au fil du temps, et la liste s'actualise suivant les travaux de protection, leur affectation, leur ouverture au public... Un nouveau type de classement -et de subsidiation- devrait d'ailleurs apparaître prochainement. Pour tout savoir sur les 3.350 sites et monuments classés, sur ceux qui figurent sur la liste exceptionnelle, dont neuf déclarés patrimoine mondial, référez-vous au livre *Le Patrimoine exceptionnel de Wallonie* (624 pages), en vente au prix de 60€, dans les centres d'information et d'accueil de la Région et dans les « Espaces Wallonie » de Bruxelles, Charleroi et Liège.

Si le Bozar m'était conté...
Depuis la fin des années 1990, le bâtiment du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles bénéficie de travaux de restauration et de réaménagement. En 1996, le Hall Horta retrouvait un aspect proche de sa conception initiale, suivi de la magnifique salle de concert Henry Le Bœuf. Désormais une campagne de travaux baptisée Master Plan s'étendra sur plusieurs années grâce à la gestion dynamique du conseil d'administration, d'associations d'architecture, des différentes administrations bruxelloise et fédérale et surtout de la Fondation Bernheim. A cet ambitieux projet est associée une série de publications trilingues dont le premier numéro vient de sortir. Il relate sous la plume de différents partenaires la première phase des travaux mise

en route, rehaussée par de magnifiques photos, souvent images insolites... Infos : *Bozar Master Plan 00, Le Palais des Beaux-Arts, un exemple d'architecture*, Bruxelles, Palais des Beaux-Arts, 2004 (format 24/17, non paginé, 3 ill. coul., 72 ill. noir/blanc). Tél : 02/507.84.30, e-mail : info@bozar.be, internet : www.bozar.be.

Modernisme et Art Déco, Intérieurs bruxellois
Pour réloger bon nombre de concitoyens au lendemain de la Première Guerre mondiale, les architectes vont exercer leurs talents en adoptant le courant en vogue le *Modernisme* et en créant des habitations inspirées de nouveaux concepts venant de l'étranger : la cité jardin inventée par les Anglais et l'immeuble à appartements. Dans la ligne directe de *Intérieurs bruxellois* paru il y a deux ans chez le même éditeur, un nouvel ouvrage vient d'être publié conjointement au thème des Journées du Patrimoine en Région de Bruxelles-Capitale, répertoriant vingt-cinq intérieurs de prestige : l'hôtel Empain, la Maison de verre de Paul-Amaury Michel ; les résidences des ambassadeurs de France et d'Autriche, l'hôtel Haerens, la Withuis de Joseph Diongre... Infos : *Modernisme, Art Déco, Intérieurs bruxellois*, L. Ph. Breydel, S. Caltagirone et L. Courtens, Alice Editions. Prix : 49,50 €. Tél : 02/660.10.45, e-mail : alice.editions@swing.be ou michel.degrandry@worldonline.be.

A la découverte du Domaine Solvay
En 1995, la Région wallonne recevait de la Communauté française ce domaine, patrimoine exceptionnel de Wallonie. Créés au départ d'une propriété du baron de Bethune, le parc et les bâtiments furent acquis en 1893 par l'industriel Ernest Solvay. Le bien resta propriété de la famille pendant 75 ans, au cours desquels transformations, acquisitions et agrandissements allaient lui donner son visage actuel. Outre un château de prestige et un parc remarquable, le domaine héberge aujourd'hui la *Fondation culturelle Solvay*, la *Fondation Jean-Michel Folon* et le centre d'hippothérapie *Les Rênes de la vie*. Infos : *A la découverte du Domaine Solvay, patrimoine exceptionnel de Wallonie*, éditions Luc Pire et Région wallonne, Bruxelles, 2004. Coll. Belles voix (format 31/24,7, 155 pages, nbre ill. coul. et ill. noir/blanc). Prix 40 €. Tél : 02/210.89.50, e-mail : editions@lucpire.be.

Outils anciens de Wallonie
Savez-vous à quoi servent un trusquin, une presse Olga, un porte-en-ville, un fourquet ou un tarabiscot ? Ne vous êtes-vous jamais arrêté dans une brocante en posant la main sur un objet insolite pour demander au vendeur quelle en était l'utilité ? Pour répondre à ces questions, le Centre d'Histoire des Sciences et des Techniques de l'Université de Liège, se basant sur la riche collection conservée au château de Trazegnies, a réalisé une petite

étude fort instructive et bien illustrée expliquant les outils de jadis. Comme le propose pertinemment le Professeur Robert Halleux dans la préface de l'ouvrage, il s'avère plus que nécessaire de sauvegarder la mémoire de ces outils en recueillant les témoignages de leurs derniers utilisateurs et de constituer ainsi une sorte de répertoire sous forme de banque de données. Infos : *Outils anciens de Wallonie. La collection de Georges Verhelst au château de Trazegnies*, P. Bricteux et Ph. Tomsin, MRW, DPAT, Namur, 2004 (format 21,1/23, 108 pages, 122 ill. coul. et 45 ill. noir/blanc). Prix : 7 €. DGATLP c/° P. Molina, rue des Brigades d'Irlande 1 à 5100 Jambes. Tél : 081/33.22.70.

A la table du prince,

Le service d'Orléans en porcelaine de Tournai

Le prince, c'est Philippe duc d'Orléans futur Philippe-Egalité, adepte des idées nouvelles, grand admirateur du système politique anglais. Elu à la Convention, il votera la mort de son cousin Louis XVI, ce qui ne lui porta pas chance puisqu'il devait, lui aussi, finir ... guillotiné ! Tout bon Tournaisien connaît la légende de cette commande, résultat d'un pari entre le duc et son royal cousin, le premier soutenant que la manufacture de Tournai pouvait concurrencer la qualité des porcelaines de celle de Sèvres. C'est en 1787 que ce personnage fortuné commande un service de 1.600 (1.593 ?) pièces « en oiseaux de Buffon et or ». Décoré par Mayer, ce fleuron de l'art de la porcelaine de Tournai offre une grande diversité de formes et une richesse de décors que peu de manufactures de porcelaine sont parvenues à réaliser. La révolution acheva de ruiner le duc et, à son décès en 1793, ses finances étant précaires, le service qu'il commanda à Tournai ne fut probablement jamais acquitté. Les pièces furent dispersées, dont six cents revendues au prince de Galles, futur Georges IV, ce qui explique que les Windsor en possèdent encore aujourd'hui un bon tiers. En 1994, la famille Solvay fit don de certaines pièces du célèbre service aux Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles, bel exemple de mécénat ! C'est pour commémorer le dixième anniversaire de ce legs exceptionnel, que le Musée nous invite à la table du prince. La qualité de l'exposition est rehaussée grâce au prêt de pièces remarquables, appartenant à la reine d'Angleterre, à différents musées français et belges ainsi qu'à des collectionneurs privés. Elles sont présentées aux côtés d'autres porcelaines belges et européennes, qui illustrent le faste d'une table princière à la fin du XVIII^e siècle, une occasion rêvée de (re)découvrir ce véritable chef-d'œuvre ! Infos : Exposition *La table du prince. Le service d'Orléans en porcelaine de Tournai*, Musées Royaux d'Art et d'Histoire, parc du Cinquantenaire 10, à 1000 Bruxelles. Tél : 02/741.72.11.

Internet : www.kmkg-mrah.be. Jusqu'au 20 février 2005, ouvert du mardi au dimanche, de 10h à 17h.

En relation avec l'exposition, le musée donne un cycle de cours-conférences, qui s'intéressent à la faïence et à la porcelaine des XVII^e et XVIII^e siècles produites en Chine, à Delft et à Tournai. De janvier à avril, le mercredi à 9h45 ou le samedi à 14h. Tél : 02/741.72.15.

Illustrateurs de partitions musicales

La rétrospective Magritte en 1998 aux Musées Royaux des Beaux-Arts avait révélé le travail du grand surréaliste sur les couvertures et les pages de titres des éditeurs de musique. Alors inconnu, l'artiste réalisa plus d'une centaine de couvertures de partitions « ces travaux imbéciles », devait-il dire, pour des éditeurs parisiens ou bruxellois. On connaît beaucoup moins le travail occasionnel d'artistes d'aujourd'hui célèbres dans le monde de l'édition musicale : Anto Carte, Marcel-Louis Baugniet, Jean Brusselmans, Henry Cassiers, Emile Claus, James Ensor, Pierre Paulus, Edgard Tytgat, Gustave Van de Woestijne, Peter De Greef. L'exposition *Autour de Magritte. Illustrateurs de partitions musicales en Belgique, 1910-1960* nous fait plonger dans un univers de talent et d'humour au travers des 160 partitions illustrées, qui font partie de la collection privée de la musicologue Paul Raspé. Musée provincial Félicien Rops, rue Fumal 12 B, à 5000 Namur, tél : 081/22.01.10, e-mail : rops@ciger.be, internet : www.ciger.be/rops. Jusqu'au 27 février 2005, ouvert du mardi au dimanche, de 10h à 18h. A signaler la parution prochaine par Paul Raspé du Dictionnaire de l'édition musicale en Belgique.

Le carillon de Tournai fait peau neuve

Dans sa dernière parution n° 39, le *Bulletin campanaire* évoque, entre autres thèmes, un article intitulé « *Le carillon de Tournai fait peau neuve* » par Fr. Lambrecht. Infos : Association campanaire wallonne asbl, rue de la Station 48, à 5050 Rhisnes. Tél : 081/56.69.60

Pro Moneta

L'Association Pro Moneta propose des cours d'histoire de l'art assortis de visites dans les monuments, expositions et musées belges et les collections étrangères. Infos : Pro Moneta, rue de Fierlant, 86/B 8, à 1190 Bruxelles.

Ces informations réalisées avec le soutien de la Région wallonne sont données à titre indicatif et ne comportent aucune publicité. Pasquier Grenier asbl ne peut être tenue responsable des éventuels modifications et changements de prix.



Anciennement
« La Flambée »

Clin d'œil

Pierre Vanden Broecke

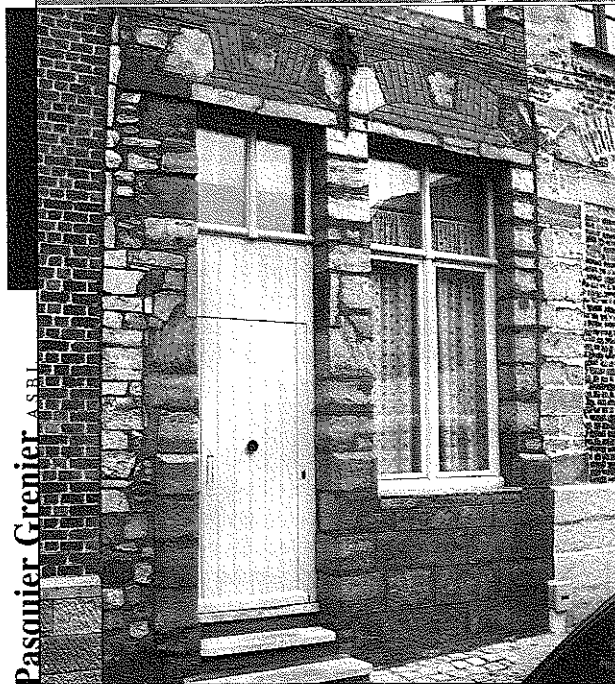
Fini La Flambée, un restaurant bien connu des fines bouches tournaisiennes, à l'angle de la rue Dame Odile et de la rue de l'École. Le nouveau propriétaire qui compte s'y installer, a fait des travaux d'aménagement. Les façades ont été enduites en rouge sang de bœuf tendant vers le vineux et les menuiseries peintes en gris.

Cette maison date de la fin du XVII^e s. ou du début du XVIII^e.

L'ensemble du quai St-Brice forme par son homogénéité un exemple les plus réussis des reconstructions d'après-guerre : alternance de briques et de pierres évoquant le

style tournaisien, toitures aux tuiles rouges égayées de lucarnes, volumes identiques, fenêtres similaires,... Dans la lignée des maisons du quai St-Brice, à l'angle du quai Vifquain et de la rue Cambron, se dresse une importante bâtisse dont les toitures viennent d'être complètement défigurées par la pose de nombreux velux (pas moins de huit, si nous avons bien compté) !

Or cet immeuble se situe dans le champ de vue d'un monument classé, à savoir l'église St-Brice, vue qu'on peut avoir du Pont-à-Pont ou du quai des Poissonsceaux. De même, il est situé non loin de façades néo-classiques classées sur le quai. Il n'y a pas eu, à notre connaissance, d'enquête publique et début décembre, les aménagements se poursuivaient bon train.



Le bâtiment des Postes à côté de la gare a été réhabilité et a trouvé une nouvelle affectation. Il avait été abandonné par la Poste depuis plusieurs années déjà, puis après avoir été mis en vente, il est passé entre les mains de différents propriétaires. Il a désormais trouvé une nouvelle affectation, salle de jeux au rez de chaussée, restaurant à l'étage.

On sait qu'à l'occasion de l'inauguration de la nouvelle gare, un bureau de Postes annexe fut créé le 8 octobre 1879, à proximité de celle-ci et prit le nom de *Tournai station*.

Le bâtiment, dont nous n'avons pas retrouvé la date de construction, remonte à la fin du XIX^e siècle et a été construit en style néo-Renaissance. Il a la particularité de présenter sur son côté une inscription bilingue Postes Posterijen. Il a reçu un éclairage qui met ses façades en évidence le soir.

Autre rénovation, celle au 8 Réduit des Dominicains. Il s'agit d'une petite maison traditionnelle en pierre et briques du 2^e tiers du XVII^e s. de deux travées assez étroites sur deux niveaux.

La façade présente toutes les qualités de restauration. On regrettera toutefois les faux-plafonds intérieurs, malheureusement bien visibles de la rue.

Pasquier Grenier A.S.B.L.

Secrétariat :

069/54 77 12 - pasquiergrenier.tournai@fpg.be
www.fpg.be

Inscription, cotisation, changement d'adresse :

Jacques Gérard, Place Clovis 4, 7500 Tournai

Publications :

(en vente chez Decallonne et au Centre de Tourisme)

- *Redécouvrir le patrimoine urbain de Tournai de la Renaissance au dix-neuvième siècle (1566-1866), Tournai, 1997.*
Textes de Louis-Donat Casterman, photographies de Pierre Peeters,
coordination Catherine Guisset-Lemoine.
- *Tournai. A la découverte des façades anciennes (I),*
quartiers St-Pierre, S-Brice, St-Jean, St-Piat, Tournai, 1991.
- *Tournai. A la découverte des façades anciennes (II), quartiers*
Ste-Marie Madeleine, Ste-Marguerite, St-Jacques, Tournai, 1995